

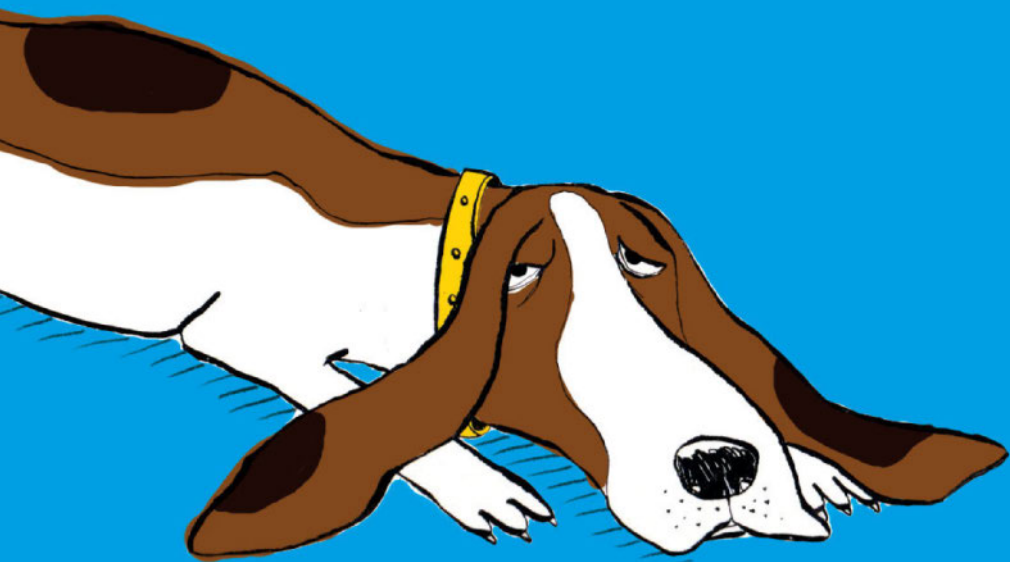
SOPHIE DIEUAIDE



ATTENTION

CHIEN

sensible!



casterman

Attention, chien sensible !

Casterman
Cantersteen 47, boîte 4
1000 Bruxelles
Belgique

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-21043-1
N° d'édition : L.10EJDN002352.N001

© Casterman 2021

Achevé d'imprimer en décembre 2020, en Espagne, par Liberduplex
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone, Espagne).

Dépôt légal : janvier 2021 ; D.2021/0053/42

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur,
de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation)
partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker
dans une banque de données ou de le communiquer au public,
sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

SOPHIE DIEUAIDE

ATTENTION
CHIEN
sensible!

casterman

Pour Chloé... et Thomas, évidemment.

1

TIBOR DU CLOS DE LA VORGNE

Moi, je sais depuis tout petit que je ne suis pas né au bon endroit, pas né au bon moment. J'aurais aimé les grands espaces, moi, la vie sauvage ! J'étais fait pour l'aventure. C'est la vie moderne qui m'atrophie. Chien de cow-boy, ça, ça m'aurait plu et je passe mon temps à en rêver.

Le soleil se lève sur la plaine...

Mon maître donne un coup du bout de sa botte dans le feu qui n'est plus que cendres... Son éperon brille dans les premiers rayons, le ciel est rose... John se frappe la cuisse de son chapeau, il y a de la poussière dans la Vallée de la Mort... Il pose son Stetson un peu en biais sur sa tête et, en remettant son Colt dans son ceinturon, il me lance :

— Prêt, Bill ? On est partis !

Il saute à cheval. Son étalon blanc frémit, une merveille de la nature, un mètre soixante-dix au garrot. John part au galop et moi, je le suis. Pour où ? On verra bien. Chasser l'ours, éviter le Comanche, attaquer une diligence, piller une banque, se battre dans un saloon... Dans cette vie-là, on ne sait jamais de quoi aujourd'hui est fait.



Mais je ne suis pas Bill. Je m'appelle Tibor et j'habite à Paris au deuxième étage d'un immeuble en pierre de taille du quinzième arrondissement. Je suis un basset du meilleur élevage avec un pedigree long comme les oreilles. Mon vrai nom en entier fait frémir : Tibor du Clos de la Vorgne, pour vous servir.

Je ne suis pas Bill et mon maître encore moins John. Ce matin, ma maîtresse Marie-Amélie Doinelle,

célibataire de quarante-trois ans, ne va pas éteindre le feu de camp du bout de son escarpin : elle va me donner mes croquettes, elle va me donner mes vitamines. Le soleil n'entre jamais dans ce salon aux rideaux de velours toujours tirés pour ne pas décolorer les tentures. On ne chassera pas l'ours, on n'entendra pas piaffer l'étalon, on ne croisera pas de Comanches cruels. Marie-Amélie enfilera son imperméable, elle attrapera son sac à main en même temps que ma laisse sur un meuble de l'entrée et elle me lancera :

— Veut faire un petit pipi, mon Pupuce ?

De temps en temps, je refuse. Je m'étale par terre. Raide comme un bout de bois sur son tapis pure soie. Je couine, je grogne, je pleure, c'est selon, mais je sais d'avance comment ça tourne si je fais une crise. Si je boude un repas, si je crache une malheureuse croquette, hop ! on file dare-dare chez le vétérinaire. Et pas n'importe lequel, Jean-Hubert Tran, docteur vétérinaire, spécialiste en comportement animal, diplômé d'acupuncture, 1 place des Pélicans, sur rendez-vous uniquement.

Le docteur Tran pense que j'ai été traumatisé quand j'étais petit. Évidemment, moi, je ne me souviens de rien et lui ne peut pas deviner. Mais il dit quand même

que c'est sans doute pour ça que je suis dépressif, qu'il ne voit pas d'autre raison. Depuis que Marie-Amélie s'est offert moi-même pour son quarantième anniversaire, je dépéris à petit feu. Pour reprendre goût à la vie, courir, japper, avoir le museau humide comme un bon toutou à sa mémère, pour être normal, quoi, il me faut des vitamines et de la patience. Beaucoup de vitamines et beaucoup de patience.

Pour aller au square, on descendra l'avenue. L'humiliation commence toujours au premier marronnier. Marie-Amélie tire ma laisse en direction du tronc et, comme si elle me proposait une friandise, elle me dit avec un sourire engageant :

— Celui-là ?

Et Pupuce fera pipi ! Eh oui ! Parce que sinon Pupuce va se voir proposer un à un tous les fichus arbres de cette fichue avenue.

Le docteur Tran a conseillé de longues promenades pour mon moral, alors premier marronnier ou pas, on poussera la balade jusqu'au square. Je croiserai des collègues. Le dalmatien du pharmacien, le caniche de la rue Violaine, le beagle du coin et tous les autres.

On se regardera, on se reniflera. La plupart ont accepté leur vie de chien. Ce crétin de dalmatien a

même l'air d'apprécier. Promenade du matin, promenade du soir, il frétille, l'imbécile. Le fox-terrier est moins joyeux.

— Faut savoir se contenter de ce qu'on a, petit..., me répète-t-il souvent. Honnêtement, y a plus malheureux ! Tu verras, avec le temps, on s'habitue...

Il y en a aussi que j'évite soigneusement. Le berger des Pyrénées par exemple. Heureusement, on ne le voit qu'un week-end sur deux et pendant la moitié des vacances scolaires ; d'après le dalmatien, c'est un chien de divorcés. J'évite surtout le loulou de Poméranie. Avec celui-là, le Samy, au bout de deux minutes, on se niaque. M'a même demandé une fois si grassouillet comme j'étais, je n'avais pas honte de pleurer sur mon sort. Il m'a aboyé devant tout le monde :

— Y a même des humains qui meurent de faim pendant que tu croques tes vitamines, bouffi, va !

Ça lui a valu la disparition immédiate d'une petite plaque de poils à l'arrière-train et, à moi, un rendez-vous d'urgence chez le bon docteur Tran.

Je canalise mal mon agressivité, à ce qu'il paraît. À cause de mon traumatisme.

— Si Tibor était un enfant, je lui préconiserais la pratique d'un art martial, avait plaisanté le vétérinaire

à l'époque où mon cas laissait encore espérer une possible amélioration.

Mais comme il n'y a pas de basset karatéka, il a conseillé à Marie-Amélie d'allonger nos promenades et prescrit de nouveaux médicaments pour me détendre. Une gélule rose matin et soir et une poudre en sachet (une fois par jour) à mélanger à une boulette de viande sinon ça attaque mon estomac. J'ai un début d'ulcère, mais on le surveille.

Ce matin, j'ouvre un œil puis l'autre. Il n'y a jamais de soleil dans ce salon. Je sors de mon panier, je ne suis vraiment pas bien. J'entends ses escarpins tapoter le marbre du couloir. La voilà.

— L'a bien dormi, mon Pupuce ? Veut faire un petit pipi ?



2 AMÉRICAIN



Le soleil brille au-dessus de l'avenue. Les feuilles d'automne rougissent, la température est clémente pour la saison. C'est le pharmacien qui l'a dit :

— Belle journée, mademoiselle Doinelle ! La température est clémente pour la saison...

— Oh oui ! lui a répondu joyeusement Marie-Amélie.
Très, très clémente !

— Qu'est-ce qu'ils disent ? m'a demandé le dalmatien du pharmacien.

— Parlent météo..., ai-je grommelé sans le regarder.
Il fait beau, il fait chaud, c'est l'automne et moi, je m'en fous.

J'ai accéléré pour m'épargner la compagnie du dalmatien. J'ai continué en tête jusqu'au square, Marie-Amélie tirait sur la laisse.

— Oh ! T'as l'air mieux ce matin, mon Pupu ?

« Arrêtez de l'appeler Pupu ! » lui répète pourtant à chaque visite le docteur Tran.

Marie-Amélie s'est vu expliquer dix fois que ce n'était pas bon pour moi. J'ai un nom, un qu'on n'oublie pas, Tibor du Clos de la Vorgne. Ce n'est pas fait pour les chiens, comme disent les humains. Pupu, ça me rabaisse. Pupu, ça atteint l'image que j'ai de moi. Ça grignote ma personnalité. Il ne manque pas d'arguments, Jean-Hubert Tran, mais Marie-Amélie y veille pendant deux jours et hop ! elle recommence.

Mais peu importe. Qu'elle m'appelle Pupu ou Tibor, je m'en fous aussi. Ce matin, une seule chose compte : il faut que je voie le fox-terrier. Je me sens

trop mal, si je veux tenir la journée, il faut qu'on se parle. Pourvu qu'il soit là...

Je repère toujours sa maîtresse d'abord. Même daltonien, on ne peut pas la rater, madame Laumier, c'est du lumineux, rien que du lumineux, des couleurs qui claquent du sac au tailleur. Et tant pis pour les bavardages stridents de sa maîtresse, je me dépêche de rejoindre le fox sous le banc. J'ai vraiment besoin de lui. C'est quelqu'un, Maurice. Maurice... quel nom ! Une idée de sa maîtresse en souvenir de son défunt mari.

— J'ai passé trente ans à dire Maurice, a-t-elle expliqué un après-midi à la mienne, Maurice, ceci... Maurice, cela... Alors, de toute façon, je me serais trompée tout le temps ! Au moins, comme ça, il n'y a pas d'erreur !

En entendant ça, Maurice a eu l'air très fatigué d'un coup et moi, j'ai décidé de l'appeler Momo.

— Oh là là... Tibor..., m'accueille-t-il. Tu as une mine effrayante. Tu as mal dormi ? Encore un coup de cafard ?

— Ouaip.

— Ça va mal finir, petit ! Faut que tu te secoues ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien... Comme d'habitude... Il ne se passe jamais rien... Pupuce mange, Pupuce fait sa promenade... Pupuce fait pipi, dodo et on recommence. Je vais craquer, Momo...

Le fox-terrier soupire.

— Tu veux que je te raconte, hein ? C'est ça ?

— Oui !

Alors je m'allonge à côté de lui. Elle est poussiéreuse, la terre du square, et il y a des insectes, mais je m'en fous. On s'installe et il me raconte comme c'était chouette au temps de mes ancêtres, au temps où on chassait en meute en Angleterre.

— Je reprends où ? Au début ? demande Maurice.

— S'il te plaît, Momo...

— Il y a plus de quatre cents ans, ceux de ta race, Tibor, n'existaient qu'en Angleterre. C'est un royaume dans une île très loin d'ici de l'autre côté de la mer...

Je répète tout bas :

— Un royaume... de l'autre côté de la mer...

Le terrier a tapé de la queue pour éloigner des fourmis sans gêne.

— Oui ! reprend-il. Un royaume lointain ! À pattes, il faut des semaines pour atteindre un port... et autant en bateau pour traverser la mer. Là-bas, tes ancêtres